

Ville lumière

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 32

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207037>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Puisque tu t'intéresses à mes idées musicales, dit Pierre Dupont à Gounod, qu'il alla voir le jour même, je te prie de bien vouloir transcrire cet air que j'ai trouvé ce matin en composant ces vers,

Et il lui chanta son premier couplet :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Ces deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable ;
L'aiguillon en branche de houx...

Comme Gounod, très étonné, demeurait la plume levée sans plus écrire, regardant le chanteur :

— Ah ! je vois que tu n'aimes pas cela. Je le craignais, observa le poète.

— Mais non, continue, ne parle pas, chante encore.

Et le chanteur continua :

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?

Gounod, tout à fait attendri, poussa une exclamation. Des larmes se remarquaient dans ses yeux. Il se leva et prenant les mains de Pierre Dupont :

— C'est beau, très beau ; tu as trouvé ta route, mon ami. Ne la quitte plus. Là est ton génie ; là sera ta gloire.

Le soir même, le musicien conduisait le chanteur au café des Variétés, où, devant quelques artistes, acteurs, gens de lettres, convoqués à la hâte, Dupont redit sa chanson. Elle fut applaudie frénétiquement. Théophile Gautier félicita vivement le chansonnier : « Bravo ! lui cria-t-il, tout est bien, tout, vers et musique. » Deux jours plus tard, les *Bœufs* étaient chantés par Hoffmann au théâtre des Variétés. La salle trépigna d'aise. Pierre Dupont était lancé.

*

Toutes les chansons du poète lyonnais ont comme celle-ci leur histoire.

Prenons, par exemple, le *Rêve du Paysan* :

Pendant le repos du dimanche,
Le paysan va voir son champ ;
Son front vers la terre se penche,
Illuminé par le couchant.
Le temps, qui marque son passage
De rides et de cheveux gris,
Sur son grand et vaillant visage
N'a pas éteint le coloris.

Rêve, paysan, rêve ;
Entends la semence qui lève,
Regarde les bourgeons rougir
Et comme tes enfants grandir ;
C'est l'avenir !

Quelques notes d'un aimable vieillard de Lyon, qui fut un ami intime de Pierre Dupont, permettent de dire en quelles circonstances ces vers furent écrits. C'était un dimanche de mai 1846. Pierre Dupont était allé rendre visite au poète des *Méditations*, Lamartine, retiré en ce moment à Saint-Point. Il y vit quelques paysans qui déambulaient lentement à travers champs, semblant admirer l'état de leurs terres. Lamartine retint plusieurs jours auprès de lui le chansonnier. De retour à Lyon, celui-ci envoya à l'hôte qui l'avait si gracieusement reçu la chanson que lui avait inspirée sa visite à Saint-Point.

*

Autre détail, emprunté aux mêmes notes.

En septembre 1847, Pierre Dupont alla à Saint-Genest-Malifaux (Loire). De là, il atteignit le mont Pilat. En traversant le grand bois, il fut tellement impressionné par la beauté du paysage et la majesté des sapins qui couvrent ce coin du Forez, qu'au courant de la plume il écrivit *Les Sapins*, que quelques-uns estiment son chef-d'œuvre,

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
Insouciant comme un papillon bleu,
A l'âge où l'âme, à peine révélée,
Se cherche encore et ne sait rien de Dieu.

*

On cite aussi, parmi les meilleures, la chanson de la *Vigne*, dont les descriptions sont ravissantes et les vers du refrain particulièrement célèbres :

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas (*bis*) dans l'Angleterre (*bis*).

Quand fut écrite cette jolie fantaisie ? Au pied de quel coteau privilégié « qui se chauffe au soleil levant comme un vert lézard », la Muse alerte et pimpante de Pierre Dupont donna-t-elle rendez-vous à son poète pour lui dicter ces rimes folâtres ? Voici :

En novembre 1848, le poète se trouvait à Ternay (Isère), un village du Dauphiné, d'où l'on découvre le cours du Rhône et les montagnes du Lyonnais et du Forez. C'est là, dans le plus gracieux des vignobles, qu'il composa la jolie chanson tant de fois répétée depuis. Il avait demandé asile, pour l'écrire, à l'auberge du village.

Dupont a réellement vécu ses chansons. Elles sont filles de son sang et de sa chair. C'est pour cela que même ses chansons politiques, quoique dictées par les circonstances, se trouvent marquées au coin des œuvres fortes et ne sont pas destinées à périr.

Patriotisme et calendrier. — Le triste et le gai, le solennel et le comique, marchent de pair en ce bas monde.

Lundi 1^{er} août, jour de fête nationale, le calendrier éphéméride qui chaque matin m'indique le quantième et me rappelle que j'ai un jour de plus sur le dos et un de moins à vivre, portait cette inscription : « Il faut toujours se garder une poire pour la soif »

Réception. — Un monarque en voyage s'arrête dans un très humble village et s'exalte devant le maire de la magnificence de la réception.

— Sire, répond ce dernier, nous avons fait tout ce que nous devons, mais nous devons tout ce que nous avons fait.

LA SERVEINTA ET LO MAIDZO

S'APPELAVE Jaqueline, cllia serveinta et l'êtâi tant galéza que pouève bin s'appellâ Jaqueline. L'avâi fenamente veingt ans et l'êtâi à maître pè vè dâi dzein de pè Lozena, po gagni quaque z'êti po san trossi, pe tâ, se sè marryève.

On deçando pè vè sat hàore, vaitcè que la maïtra vint taquenassî à sa porta.

— Mâ, Jaqueline, que lâi fâ, vo n'îte pas oncora lèvâve ? L'è binstout houit hàore. Ite-vo malada ?

— Na, noutra maïtra.

— Et porquie ne saillide-vo pas défro dau lhî ?

— Vu pas mè lèvâ.

— Quemèt dite-vo ?

— Vu pas mè lèvâ.

La maïtra choute tant que vè son hommo po lâi dere cein que sè passève.

— Quemèt, que dit dinse, vâo pa fro ?

— Na.

— Mâ ! mâ ! et mè que me faut via à houit hàore et lo dédjonnâ que n'è pas fè. Mâ, l'è cura, cllia fêmalla, qu'a-te ?

— N'èin sè rein. Dit que vâo pas beta lo tiu via dau lhî.

— Et dit que n'è pas malada ?

— Na.

— Eh bin, mè, su su que cha que l'è malada ;

mâ l'a pào-t'ître onna maladi que seimblie pas qu'on lâi dit *secrète* et que vâo pas la dere. Faut tot parâi fère à veni lo maïdzo.

L'èinvayant dan queri lo maïdzo, on dzouveno corps assebin, et lè vaitcè vè la Jaqueline, que l'êtâi pardieu bin galéza dein son lhî.

— Iô ai-vo mau ? que dit lo maïdzo.

— Nion cein, que repond.

— Pào-t'ître que sè gêne de lo dere devant vo, que fâ lo maïdzo à la maïtra : vo fau alla défro on moment.

Quand l'è que l'autra fut via dau pàilo, la serveinta dit dinse au maïdzo :

— Accutâ, monsu lo maïdzo, n'è pas onna brequa de mau ; vo vu dere : Lè maïtre mè dâvant trâi mâi, que m'ant pas payî, quand bin l'è zè dza recliâmâ bin dâi coup Adan, l'è djurâ de pas mè lèvâ dèvant d'avâi mè gadzo.

— Ah ! l'è dinse, que fâ lo maïdzo, eh bin, Jaqueline, tire-te vâi on bocon ein lèvé contro la parâi po mè fère on bocon de pllièce. Tè maïtre mè dâvant assebin quaranta francs, betein-no lè dou ao lhî, l'on dè couète l'autro, tant qu'à que no z'aussan payî à tsavon.

MARC A LOUIS.

Du pinceau. — Deux jeunes littérateurs — on sait qu'ils sont aujourd'hui légion et tous plus... modestes les uns que les autres — sont en conversation.

— Savez-vous, mon cher, dit l'un, qu'il y a dans cette chambre deux de nos plus grands écrivains !

— Il pourrait bien y avoir la moitié de vrai dans ce que vous dites-là ! répond superbement le second.

Comme Malborough ! — M. A... a donné l'ordre à sa bonne de répondre à quiconque vient droit sonner, qu'il n'y est pas.

Quelqu'un sonne et demande après M. A.

— Monsieur n'est pas là, dit la bonne.

— Quand reviendra-t-il ?

— Lorsque Monsieur a donné l'ordre de dire qu'il n'y est pas ; on ne sait quand il reviendra.

VILLE LUMIÈRE

C'EST de Lausanne qu'il s'agit. Un fidèle ami du *Conteur*, amateur des choses du vieux Lausanne, de plus en plus oubliées, nous communique copie des lignes suivantes, adressées en juillet 1804, à la *Gazette*, sous la signature de « Un voyageur ».

Ce « voyageur » pourrait bien n'être qu'un simple contribuable lausannois, justement désireux d'un meilleur emploi de ses deniers.

*

« Permettez, messieurs, que je profite de votre feuille, pour faire connaître au public une petite aventure qui m'est arrivée ces jours derniers, et dont vos lecteurs tireront peut-être quelque profit.

» Je suis étranger, et après avoir parcouru en admirateur votre charmant pays, je passai quelques jours dans sa capitale.

» Mardi dernier, vers les dix heures du soir, revenant d'une campagne voisine par une nuit des plus noires, je fus accueilli par une averse terrible, qui me détrempa bientôt comme une éponge.

» Entré en ville, j'y trouvai, à mon très grand étonnement, une obscurité telle que je fus obligé de marcher à tâtons comme un aveugle.

» A peine avais-je fait quelques pas que j'eus vais donner du creux de l'estomac contre une flèche de char qui m'arrêta la respiration.

» J'avançais avec peine pour regagner mon auberge à la suite de ce coup douloureux, lors que m'achoppant sur des pièces de bois que je ne voyais pas, je tombai tout de mon long sur

le pavé, d'où je me relevai avec quelques meurtrissures.

» A cent pas de là, comme je me pressais autant que je le pouvais contre les maisons pour éviter les gouttières, je vais heurter violemment contre un contrevent qui me fit voir mille étoiles, j'en fus heureusement quitte pour une balafre à l'œil.

» Rentré enfin dans mon auberge bien mouillé, tout meurtri ; avec un œil poché, déplorant ma mésaventure et pestant contre l'obscurité qui en était la cause.

» — Comment se fait-il, dis-je à mon hôte, que dans la capitale d'un aussi beau pays, et siège de toutes les autorités, un étranger soit exposé à se rompre le cou de nuit, au milieu de vos rues, faute de reverbères, tandis qu'il n'est presque plus de bicoques en Europe qui n'en ait aujourd'hui.

» — Vous êtes dans l'erreur, monsieur ; notre ville est tout aussi bien éclairée que toutes les autres que vous pouvez avoir vues ; et il y a même un fonds assez considérable à cet effet, mais vous êtes arrivé dans un très mauvais moment.

» — Ce n'est pas à la nuit qu'on regarde chez nous, ni à l'obscurité, mais bien à la lune et à l'économie. Pendant qu'elle est censée éclairer avant minuit, ce qui revient au même, on n'allume pas les reverbères parce que ce serait une dépense fort inutile. Et comme elle s'est renouvelée avant-hier, quoiqu'elle n'ait paru qu'une heure sur l'horizon, c'est ce qui est cause que vous n'avez pas trouvé les rues illuminées ; mais si vous passez encore une douzaine de jours ici, vous verrez bien qu'il en est à peu près chez nous comme ailleurs.

» — Et quand le temps est obscur comme ce soir, ce qui peut arriver très souvent ?

» — N'importe, monsieur, ce n'est pas la faute de la police si la lune n'éclaire pas quand elle doit éclairer. Le règlement est là, on ne saurait l'enfreindre. Tant pis pour ceux qui se cassent le cou. D'ailleurs, nous avons de très bons chirurgiens.

» — A ces sots propos, j'entrai dans ma chambre, où, après m'être bien fait bassiner mes contusions, je me mis au lit ; et le lendemain je suis parti, en me promettant bien, si jamais je reviens à Lausanne durant le clair de lune, de ne plus sortir le soir qu'avec une lanterne dans ma poche.

Un voyageur.

Oh ! la pauvre bête ! — Une vieille demoiselle, pour qui Cupidon s'est montré trop sévère, se console de cette ingratitude en reportant sur son caniche toute son affection.

C'est une idolâtrie. Quand elle parle de Médor, elle prodigue les paroles les plus caressantes : « Cette chère petite tête ; ce cher petit museau ; ces chères petites pattes, etc., etc. »

L'autre jour, le chien dégringole l'escalier d'un haut perron.

Un monsieur qui a vu l'incident et qui connaît la vieille demoiselle, tout éplorée, s'empresse, relève le chien et le rapporte à sa maîtresse en disant :

— Oh ! la chère petite bête, elle vient de tomber à sa chère petite renverse, sur son cher petit derrière.

Le coup de foudre. — Un Anglais racontait, ces jours-ci, qu'étant à Naples, en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orage, la foudre était entrée dans la chambre et que la pauvre femme avait été réduite en poussière.

— Ah ! mon Dieu, s'écrie un de ses auditeurs, et qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ?

L'Anglais, froidement :

— J'ai sonné et j'ai dit : « John, balayez mi-lady ».

LA BIBLIOTHÈQUE DE TOUT LE MONDE

Il y a de cela quelque temps déjà, tous nos journaux publiaient un article intitulé : *Une révolution*. Tout le monde a lu, naturellement. Qui donc n'est curieux de savoir où une révolution a éclaté et ce qu'elle est ?

En l'occurrence, il s'agissait d'une révolution toute pacifique, qui n'a ni morts, ni blessés, ni ruines sur la conscience, au contraire. Ses manifestations ont été surtout l'expression de la reconnaissance de beaucoup de personnes qui, subitement, ont eu l'agréable surprise de pouvoir se procurer, à des conditions exceptionnellement favorables — *60 centimes au lieu de 3 fr. 50, le volume* — les œuvres les plus justement réputées de nos meilleurs écrivains romands : Edouard Rod, Philippe Monnier, Louis Favre, Alfred Ceresole, T. Combe, A. Bachelin, etc., etc.

Les éditeurs de cette collection, qui a pris pour titre : le **Roman romand**, sont MM. PAYOT ET CIE, *libraires, à Lausanne*. On ne peut que les féliciter en toute sincérité et sans restriction, d'une idée aussi heureuse.

Trois de ces volumes ont déjà paru. Le premier contient deux délicieux récits de Auguste Bachelin *La Carrochonette* et *La Marquise* ; le second, des *Novvelles exquisées* de Philippe Monnier ; le troisième, les admirables *Scènes de la vie suisse*, de Edouard Rod. Puis viendront successivement *Jean des Paniers*, de Louis Favre ; *Le Journal de Jean-Louis*, de Alfred Ceresole ; *Le Mari de Jonquille*, de T. Combe ; *Les Châteaux suisses*, de Mme de Montolieu, etc., etc.

Ajoutons que la collection des « Romans romands », plus spécialement destinée aux adultes, sera complétée par une autre collection, non moins digne d'intérêt et d'appui, « Les Livres de la Jeunesse », destinée aux enfants. Le premier numéro paru, *Du Cœur*, de Edmondo de Amicis, en indique assez le caractère et la tendance, tout à la fois littéraire, morale et éducatrice.

Nous souhaitons le plus grand succès possible à ces deux collections. Il ne saurait d'ailleurs leur manquer ; il est acquis déjà, et d'autant plus mérité, qu'à l'inverse de plusieurs de ces publications à prix réduit, le côté matériel, papier, impression, aspect général, ne laisse rien à désirer.

Candidat au mariage. — Eh bien ! et ton mariage ?

— J'ai rompu.

— Toi ?

— Oui ; mon futur beau-père voulait prendre des renseignements sur mon compte.

— Et cela t'a offensé ?

— Nullement. Mais comme je savais qu'il aurait rompu après, j'ai préféré rompre avant... C'est plus digne !

UNE PESTE

Il y a partout des femmes dont l'unique préoccupation est de faire des mariages. Le sentiment qui les pousse n'est pas seulement le désir de rendre heureux des gens qui leur sont souvent inconnus ; il y a dans leur manie un vague besoin d'agir, de se mettre en scène, de jouer le rôle d'une fée bienfaisante.

Il est vrai que dans les conditions où se trouve notre société, il est parfois nécessaire qu'on prête la main aux mariages. Les jeunes gens n'étant pas toujours reçus dans l'intimité des familles, ne peuvent voir les jeunes filles qu'à la promenade ou dans des réunions plus ou moins banales. Pour les connaître, pour obtenir sur leur compte d'indispensables renseignements ; il faut nécessairement un intermédiaire. Il est donc très heureux que des personnes obligeantes facilitent l'union de deux êtres qui peuvent se convenir, mais qui, sans leur aide, ne se rencontreraient jamais.

Mais les *marieuses* dont nous parlons plus haut ne scrutent pas le fond des choses, n'étudient ni les situations, ni les caractères ; une convenance superficielle, un accord apparent leur suffit pour se mettre en campagne. Attachant leur amour-propre à entreprendre le plus

grand nombre de mariages possible, elles ne peuvent voir un célibataire, quel que soit son âge, sans jeter sur lui un dévolu pour une des filles plus ou moins mûres qu'elles ont en réserve.

Sans se rendre compte que sa manie la rend partielle, la *marieuse* atténuée ou dissimule les défauts, exagère les qualités. Elle ne voit qu'une chose : faire un mariage. Tant mieux s'il tourne bien, mais elle ne se donnera pas de repos avant d'avoir assisté au premier rang des amis à la fête, à la cérémonie qui unit deux êtres pour la vie. Les entrevues, les détails de tout genre lui causeront une délicieuse excitation ; elle s'intéresse à tout, donne son avis pour la corbeille, son rôle la flatte et l'amuse.

Jeunes gens, évitez l'encombrante et pernicieuse entremise de ces commères, et mariez-vous sans elles.

Minette mariée. — Une demoiselle reçoit la visite d'un monsieur qui l'aime passionnément depuis de longs mois, mais qui n'a pas encore osé lui faire sa déclaration.

Enfin, un moyen détourné se présente à son esprit. La chatte de la demoiselle est là, qui ronronne et sollicite des caresses. L'amoureux, s'armant de courage, la prend sur ses genoux et, tout en lui passant la main sur le dos, il lui dit :

— Minette, crois-tu que je puisse obtenir la main de la personne qui t'aime le plus.

— Et la demoiselle d'ajouter :

— Réponds oui, minette.

Mauvais partage. — Deux garçonnets, deux frères, couchent encore dans le même lit.

Le cadet se plaint à sa mère que son frère prend trop de place.

— Mais, observe celle-ci, il ne prend que la moitié qui lui revient.

— Oui, m'man, mais il la prend au milieu ; alors moi, je suis forcé de me coucher de chaque côté.

Ça chauffe ! — Un propriétaire à un de ses locataires, indigent, et qui ne peut lui payer son terme :

— Je vous ferai bien voir de quel bois je me chauffe.

— Hélas, répond le locataire, si seulement vous pouviez me le faire voir dans ma cheminée !

Le coin de la ménagère.

Taches de vin rouge sur la nappe. — Ces taches qui se font si fréquemment s'enlèvent facilement avec l'eau de Javelle. Il n'y a qu'à procéder comme suit : imbiber parfaitement la partie tachée avec de l'eau de Javelle *pure*. Puis plonger ensuite vivement le linge dans un vase d'eau fraîche préparé d'avance, et frotter soigneusement les endroits touchés par l'eau de Javelle de manière à en faire disparaître toute trace. Pour activer la décoloration de la tache, on peut l'humecter avec du vinaigre, avant d'appliquer l'eau de Javelle.

Théâtre Lux. — Le programme du Théâtre Lux, toujours très goûté, est composé de scènes fort intéressantes.

Citons du nouveau programme : La poignante histoire d'amour paternel, « Une enfant chantait... », d'une psychologie théâtrale et de réalisme médical ; la tragique histoire d'une chasse à l'homme au Canada, « Mort ou vif », scène très dramatique, grosse émotion, décors et paysages canadiens extrêmement pittoresques et d'une interprétation de premier ordre ; « Le Portrait », scène très gaie, très originale et fort bien jouée ; « Aline, le garçon manqué », charmante fantaisie, comédie piquante et très gracieusement jouée ; une splendide série de « Oiseaux de mer », unique comme document, intéressante et instructive au plus haut degré, et la scène comique « Deux sous de pommes de terre ».

Nous le répétons, les programmes du Lux ne contiennent rien qui puisse choquer les familles.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.